

lettres, et sa gloire à les protéger ! Princes, ministres, chambellans, ambassadeurs, employés, à la cour de Ferrare tout le monde étudie. C'est que l'étude porte bonheur : à Pandolfe Colenuccio de Pesaro, l'auteur de la comédie de l'*Anfitrione*, elle donne la place de professeur de belles-lettres et de droit civil ; à Celio Calcagnini, une maison princière ; à Jean d'Arcoli, professeur de médecine, une pension viagère ; à Antoine de' Leonardi, le géographe, 100 scudi d'or ; à Nicolas d'Allemagne, qui apporte un manuscrit de Ptolémée, 100 florins (1). Il y a même des lettrés qui demandent au prince, comme François Filelfe, une dot pour leurs filles, et qui l'obtiennent (2). Soyez historien, archéologue, numismate, philosophe, poète surtout, vous aurez de beaux jardins, une retraite pour vos vieux jours, des livres en abondance ; rien ne vous manquera, pas même une tombe en marbre dans quelque chapelle splendide, quand vous aurez quitté le monde. Aussi Ferrare est-elle une véritable académie ; tous les genres de littérature y sont cultivés : la comédie est représentée par Pandolfe Colenuccio, la poésie latine par les deux Strozzi, l'épique par Guarini, la satire par l'Arioste et par Bojardo. Chose étonnante, dit ici Patrizi, Ferrare, grâce à la protection de ses princes, compte sept poèmes épiques, merveilles qui ne s'est répétée ni à Rome, ni à Athènes, ni dans aucune ville d'Italie (3) ! A cette heure, elle en avait deux : l'Orlando et le Mambriano de François Cieco. Elle possédait même un théâtre magnifique, dont le duc Hercule faisait l'ouverture par la première représentation des Ménechmes de Plaute, qu'il avait, dit-on, traduits lui-même en italien : belle journée pour Ferrare, qui vit arriver une partie de la population de Bologne, les princes

(1) Tirab., Storia, etc., t. VI, p. 28.

(2) Id., ibid., p. 29.

(3) In una città sotto la protezione de' principi suoi, l'uno seguente all' altro, sei poeti di sette poemi eroici sono stati compositori ; di che niun' altra città, non Roma antica, non Attene, si può dar vento, non quasi Italia tutta. — Francesco Patrizi, Deca istoriale della Poetica.

mantouans, les habitants des rives de l'Arno et des collines euganéennes, des cavaliers, des magistrats, des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, ainsi que le décrit si poétiquement Guarini (4).

Mantoue, qui venait assister aux fêtes scéniques de la cour de Ferrare, avait alors un grand prince et un grand poète : le prince s'appelait François de Gonzague ; le poète, Spagnuoli.

François de Gonzague, vaillant homme de guerre, avait l'humeur entreprenante d'un condottiere ; il donnait tête baissée dans l'escadron le plus épais, frappant d'estoc et de taille, comme un parvenu qui voudrait gagner ses éperons. Personne ne savait, de son temps, porter de plus beaux coups d'épée. Il aimait passionnément les chevaux de race, qu'il tirait de l'Espagne, de l'Irlande et de la Numidie (2). De retour de ses expéditions, où, s'il ne fut pas toujours heureux, il se montra toujours brave, il se délassait à faire des vers (3) que l'Arioste admirait.

Il avait épousé Elisabeth d'Este. C'était un beau couple qui faisait honneur à Mantoue ; l'un était digne de l'autre :

Di lei degno egli, e degna ella di lui,  
Nè meglio s'accoppiaro unque altri dui (4).

Elisabeth avait des goûts littéraires. Dans son palais elle avait rassemblé toutes sortes d'antiquités, que l'étranger dispersa malheureusement. Elle aimait les médailles (5), et

(1) Venit et ad magnos populosa Bononia ludos,  
Et cum finitimis Mantua principibus ;  
Euganeis junctæ properarunt collibus urbes  
Quique bibunt lymphas, Arne vadose, tuas ;  
Hinc plebs, hinc equites plauserunt, inde senatus,  
Hinc cum virgineo nupta caterva choro.

(2) Paul. Jovius, Elog. viror. bell. virt. ill., p. 234.

(3) Quadrio, Storia della poesia, t. II, p. 212.

(4) Orl. fur., cant. xxxvii, st. 11.

(5) Bettinelli, Delle lettere ed arti Mantov., p. 87.

quelques-uns de ses camées étaient si beaux, qu'ils ont mérité d'être chantés. Son favori était Spagnuoli, qui écrivait en latin.

Le latin, à l'époque de la renaissance, était la langue de toutes les intelligences d'élite. Romolo Amaseo soutenait en 1529, en présence du pape et de l'empereur, que l'italien ne devait être que le jargon des boutiques et des marchés (1). Cela ne doit pas nous étonner. Les papes, ces grands apôtres de l'humanité, propageaient de toute leur puissance l'usage de cet idiome, qui devait servir efficacement à l'affranchissement des esprits. L'Italie est heureuse que ses lettrés se soient passionnés pour cette belle langue. Il est facile, en étudiant les poètes qui ont écrit en italien au xv<sup>e</sup> siècle, de deviner celui qui s'inspira des modèles de la vieille Rome; il sait, beaucoup mieux que celui qui malheureusement a négligé cette source inspiratrice, donner du relief à sa pensée, colorer son style, animer son récit. C'était, du reste, un grand instrument de civilisation. Grâce à cette langue universelle, le philosophe, l'historien étaient sûrs de communiquer intellectuellement entre eux. Le latiniste était compris en France, en Angleterre, en Allemagne; son livre traversait les Alpes, et dans ces contrées diverses allait servir à réveiller les esprits. Quand les lettres furent ressuscitées, l'usage du latin resta, mais seulement dans l'Église, dont la parole doit être immuable comme la doctrine.

Spagnuoli a donc écrit en latin, et si bien qu'on ne l'appelle plus Batista, comme c'est la coutume en Italie, où le nom qu'on reçoit au baptême reste le plus beau; mais le Mantouan, en souvenir du Cygne qui naquit sur les rives du Mincio. Érasme, ce prince des lettres, a sérieusement écrit « que, si l'augure ne le trompe, Spagnuoli ne sera pas de beaucoup inférieur en lumière, en célébrité, à son compatriote (2). » Ces lignes sont signées, le témoignage est au-

(1) Tirab., t. II, p. 1559.

(2) Et nisi me fallit augurium, erit, erit aliquando Baptista suo con-

thentique : les Italiens ont répété le mot du philosophe batave; et qui connaît aujourd'hui le nom de Spagnuoli? Mais en 1492 on le lisait, on l'aimait, on l'admirait, on s'arrachait les vers que sa muse facile laissait tomber chaque matin, et ces vers parcouraient le monde. Aujourd'hui ce serait un rude châtiment infligé à l'humaniste le plus passionné, que la lecture d'un seul de ces poèmes qui avaient au xv<sup>e</sup> siècle le privilège d'occuper jusqu'aux loisirs des femmes (1).

La Gonzagidos, poème en quatre chants, composé par P. Arrivabene, disciple de François Filelfe, fit beaucoup de bruit quand elle parut. Le nom de Louis Gonzague vivra dans l'histoire, tandis que l'œuvre destinée à le célébrer est morte à jamais; et pourtant, au dire de juges experts, il est dans ce poème des descriptions de batailles admirables d'entraînement (2).

Naples aussi, à cette heure, cite avec orgueil quelques beaux talents. Qui la voit assise dans cette baie toute brillante de verdure et de soleil, ne s'étonnera pas des poètes nombreux qu'elle a produits : chanter, c'est sa joie, c'est sa destinée, c'est sa récompense, et quelquefois aussi son châtiment, elle qui n'interrompt pas même ses airs de fête quand l'étranger entre en vainqueur dans ses murs.

Sannazar est le type du Napolitain. Dans cette odyssee d'événements divers, où nous le trouvons riche comme Crésus, ou pauvre comme Job (3); homme de cour, c'est-à-dire emprisonné dans le palais de son maître, où vivant de cette vie des champs qui plaisait si fort à Pic de la Mirandole; assis dans sa villa du Pausilippe, d'où sa vue plonge

civi gloriâ celebritateque non ita multò inferior, simul invidiam anni detraxerint. — App. ad Er. Ep., ep. 395.

(1) Calogera, Raccol. d'opusc., t. XXVI, p. 174. — J. Pici opera, epist. var. — Ambr. Carmel, Vita, etc., in-4°, Turin, 1785.

(2) Mazzuch., t. I, p. 2, pag. 1138. — Leopold. Camm. Volta, Racc. Ferrar. d'op., t. IX, p. 83.

(3) Crescimbeni, Istoria della volgar poesia, Venezia, t. II, p. 337.

jusque sur le Vésuve, ou bien à cheval, dans une expédition guerrière; pas de jour qu'il n'écrive; gai, querelleur, vaniteux, mais ami dévoué. Il avait changé son nom de Jacopo contre celui d'Actius Syncerus: son poète était Virgile, dont il célébrait chaque année la naissance avec quelques-uns de ses amis (1). Il en avait beaucoup: être aimé de Sannazar ou de Pontano, c'était être sûr de l'immortalité.

« Que Pontano, favori d'Apollon et des sœurs Aonides, dont la langue verse un fleuve d'or, parle de moi; que je sois peint dans les œuvres immortelles de mon beau Sannazar, qui mérite bien le nom de Syncerus, et j'irai jusqu'aux étoiles (2), » dit Cariteo, dans sa Réponse aux méchants.

Sannazar travaille en ce moment à son Arcadie, qui, dans l'espace d'un siècle, doit avoir plus de soixante éditions (3): œuvre où il prend tous les tons, et descend quelquefois, sans cesser d'être inspiré, jusqu'à la moquerie; rapide, abondant, fleuri, et, c'est là son plus beau mérite, reproduisant toute la pureté du style de Pétrarque (4).

Sannazar possédait, près de Naples, une maison de campagne qu'il a célébrée dans son élégie à Crasso. C'est là qu'il aimait à inviter ses amis. L'auteur des *Dies geniales* (5), *Alessandro-Alessandri* nous a laissé le tableau de l'un de ces

(1) Crescembèni, ib.

(2) Parli di me il Pontan, quel bel tesoro  
D'Apollò e delle Aonide sorelle,  
Che con la lingua sparge un fiume d'oro.  
Dipinto io sia nell' opre eterne e belle  
Del mio bel Sannazar, vero Sincero,  
Ch' allora io giugnerò fino alle stelle.

(3) Tirab., t. VII, parte 3, p. 74.

(4) Salfi, Hist. litt. d'Ital., cont. de Ginguené, t. X, p. 92.

(5) L'auteur a donné à son ouvrage le titre de *Dies geniales*, jours de Jupiter ou jeudis, parce que ce jour, en Italie, était férié au barreau et aux écoles, ou peut-être parce que, juriconsulte, il ne travaillait à cet ouvrage que ce jour-là. Coupé, dans ses Soirées littéraires, t. III, in-8°, p. 159, 175, a donné quelques fragments de la compilation d'Alexander ab Alexandro.

repas champêtres où l'on voit figurer la vieille courge hachée avec des laitues arrosées de verjus, la pomme odorante préservée des rigueurs de l'hiver, et la figue sèche (1). A cette table, où les heures s'envolaient si vite, venaient s'asseoir le jurisconsulte Alessandro, dont le livre longtemps classique fournit de curieux détails sur les mœurs, la législation, les coutumes, la vie intime et publique du peuple romain; Cariteo, qui chantait en son style hétérodoxe cette âme humaine formée par le divin Créateur, à laquelle rien de ce qui se passe dans le ciel n'est caché dès qu'elle est séparée de sa ténébreuse enveloppe, mais qui, revenue ici-bas, et tombée de quelque étoile dans un corps humain, ne garde plus aucun de ses anciens souvenirs (2); André Mathieu Acquaviva, qui descendu de son cheval de bataille, prenait la lyre et buvait « aux eaux de l'Hippocrène; » Jérôme Carbone, qui, au latin, l'idiome à la mode, préféra le toscan, et dont les vers sont pour l'oreille une véritable musique; Pontano, enfin, le maître du Sannazar (3), le restaurateur de l'académie napolitaine fondée par Panormita (4).

Pontano n'était pas seulement, comme Politien, un rhéteur; comme Pomponio Leto, un archéologue; comme Sannazar, un poète: c'était encore un astronome qui disait

(1) Alex. ab Alexandro, Geniales dies, Lugd. Batav., 1673, t. I, p. 236.

(2) L'Alma formata in cielo  
Da l'almo creator della natura,  
Ogni cosa nel ciel chiaro comprende.  
Che la substantia pura  
Separata dal nostro ombroso velo,  
Quanto si fa là su vedè et intendè,  
Ma poi che per destin quia giù discende,  
Et per necessità d'alcuna stella,  
Se 'nvole nelle umane e gravi membra  
Di nulla si rimembra.

CANZONE.

(3) Erga Jovianum Pontanum, quo studiorum suorum in juventute usus erat, ita semper animatus fuit ut erga semetipsum. — Sannazarii Vita, à Joannè Vulpio.

(4) Tirab., t. VI, p. 693.

en vers ses découvertes, et un philosophe qui dissertait sur la morale.

Bailly prétend que notre Napolitain a, le premier, dans les temps modernes, fait revivre l'idée de Démocrite, qui attribuait la lumière de la voie lactée à une myriade de petites étoiles dont elle est semée (1).

Les repas de Sannazar étaient presque toujours suivis de lectures. Pontano récitait quelques fragments de son Uranie ou de son jardin des Hespérides; J. Sangrio, des épigrammes; Sannazar, quelques scènes de l'une de ces farces populaires qui, sur les théâtres en plein vent dont Naples commençait à se couvrir, allaient exciter le rire fou des lazzaroni de la Chiaja. Alors, dit l'Arioste, les Muses quittaient le mont sacré pour écouter le poète :

Jacobo Sannazar ch' alle Camene  
Lasciar fa i monti ed abitar l'arene (2).

Ce qui vraiment est merveilleux dans l'organisation des hommes comme Sannazar, c'est la fécondité : ils ressemblent au sol de cette terre heureuse de Naples, où les fleurs naissent sans culture. Ce n'est pas seulement au monde physique qu'ils demandent des inspirations; ils en cherchent dans l'Évangile et dans Platon, dans la fable et dans l'histoire, dans la vie réelle et dans les mondes imaginaires. L'œuvre achevée, Pontano l'oublie; s'il revoit son travail, ce n'est pas pour le corriger : il reste amoureux de ses défauts mêmes, et, comme le remarque Scaliger, en épargnant ses vers, il n'épargne pas sa réputation (3).

A Milan, le cerveau italien n'est pas, comme à Naples, soumis à l'influence inspiratrice du soleil : aussi l'imagina-

(1) Hist. de l'astronomie moderne, t. 1, p. 61.

(2) Orl. fur., cant. XLVI, st. 17.

(3) Quæ primâ quâque inventionè arrisissent, iis plura postea dum recognosceret addita, atque ipsis potius carminibus quàm sibi pepercisse. — Scal., De re poet.

tion y semble-t-elle moins féconde. Le seul poète que Milan puisse opposer à Ferrare, à Mantoue, à Naples, est un Florentin nommé Bernard Bellincioni, lauréat de la cour de Louis Sforce (1). La postérité a bien effeuillé cette rose d'or que le duc avait donnée à son favori; nature d'artiste, vive, impressionnable, qui sait jeter de la couleur dans ses récits, mais qui réussit surtout à peindre des scènes de tabagie; espèce de Téniers, qui gronde et s'irrite dès qu'on s'avise d'attaquer son œuvre. Un de ces critiques, qui avait éprouvé la mauvaise humeur de Bellincioni, se vengea, quand l'écrivain n'était plus, des coups qu'il en avait reçus, en improvisant une épitaphe où le passant est averti de ne pas approcher de la tombe du mort, de peur d'en être mordu (2).

La postérité n'a pas voulu sanctionner les éloges exagérés que ses concitoyens décernèrent à Gaspard Visconti, qu'ils égalaient à Pétrarque (3).

Toutefois, il faut le reconnaître, le Milanais fait autre chose que de beaux vers. Cornazzano, dans son livre *De re militari*, suit les traces de Végèce, et donne d'excellents préceptes de stratégie; Philothée Achillini est un antiquaire qui va fouillant la terre pour y découvrir des statues dont il forme un musée; Jacopo Antiquario entretient avec Politien une correspondance où il fait preuve d'une vaste érudition; Bernardino Corio, dans son Histoire de Milan, retrace les origines de sa ville natale avec autant d'intérêt que d'exactitude; Denis Nestor, en composant son dictionnaire de la langue latine, imprimé à Milan en 1483, rend aux études classiques un service inappréciable; Merula s'attache à reproduire les gestes des Visconti dans un récit qui ne manque

(1) Saxius, Hist. typog. Mediol., p. 355. — Mazuchelli, Scrit. It., t. II, partie 2, p. 680.

(2) Non t'accostare a questa tomba oscura  
Se tu non sei di lingua empia e mordace;  
Chè qui Bernardo Bellinzona giace,  
Chè in morder altri pose ogni sua cura.

(3) Tirab., t. V, partie II, p. 159.

ni de chaleur ni de mouvement : c'est une des gloires du siècle ; il est poète, orateur, historien, linguiste, et pardessus tout homme de vanité ; malheur à qui ne s'incline pas devant sa renommée, Merula veut qu'on l'admire. Son professeur, le vieux Filelfe, s'avise de lui reprocher d'avoir écrit *turcos* au lieu de *turcas* ; c'en est assez pour éprouver la colère du Milanais (1).

Si Bologne, pendant longtemps, semble être restée en dehors de la révolution intellectuelle qui agite les autres villes italiennes, c'est que, déchirée par les divisions intestines, emportée à chaque instant dans les débats où se joue son indépendance, elle n'a pu suivre ses instincts naturels, car plus qu'une autre c'est une ville de progrès. C'est à un pape, Nicolas V, qu'elle est redevable de son académie de musique, qui, dans ce moment, a pour professeur Ramos Pereira de Salamanque (2). Bessarion, légat du saint-siège à Bologne de 1450 à 1455, avait beaucoup contribué à y ranimer l'amour des lettres. Platina nous montre ce prélat aidant de sa bourse les jeunes gens dont il avait deviné les talents. L'université était l'objet de ses prédilections ; il appela sur les professeurs les faveurs de la papauté. Nicolas V, dans diverses bulles, accrut les privilèges et les honneurs des maîtres de cette institution (3).

A Bologne vit encore un poète dont le nom revient souvent sous la plume des lettrés de l'époque. Sous ses frais ombrages de Fiesole, Politien est heureux quand Urceo Codro l'applaudit, l'écoute et lui obéit : belle âme qui resta fidèle à la mémoire de ses protecteurs, les Bentivogli, et qui ne craignit pas de les louer en face de la robe rouge d'un

(1) E questo bastò (dit Tiraboschi) perchè due sanguinose lettere pubblicasse l'anno 1480 contro lo stesso. — St. dell. lett. it., t. VI, p. 727-728.

(2) Arteaga, Rivol. del teatro music. ital., t. I, p. 201. — Pereira est auteur d'une théorie sur la musique. Milan, 1492. — Tirab., t. VI, parte 1, p. 427.

(3) Vita di Nicol., V, p. 55.

cardinal légat, au moment où le pape leur déclarait la guerre.

Comme Ficin, il avait sa petite lampe qui restait allumée une partie de la nuit ; lampe antique d'un beau travail, et dont le pied portait pour devise : « l'œuvre qui sent l'huile sent toujours bon. »

*Studia lucernam olentia, optimè olent.*

La flamme de cette petite lampe a éclairé toutes sortes d'inspirations : des sylves, des églogues, des épigrammes et des épîtres où l'humeur de Codro s'exhale en charmantes boutades (1). Il en voulait à Manuce, qui lui vendait les livres où Aristote traite des animaux dix fois plus cher que n'auraient coûté dix des meilleurs auteurs latins ; il se plaint du papier, il se plaint des marges, il se plaint des caractères, il se plaint des transpositions et des barbarismes, et des solécismes qui déshonorent les éditions grecques du vieil Alde (2). Codro s'est peint tout entier dans l'épithaphe qu'il avait demandé qu'on plaçât sur son tombeau : elle était plus courte encore que celle du Tasse :

*Codrus eram,*

disait la voix du mort aux passants.

Terre heureuse que l'Italie, où les écrivains, au quinzième siècle, sont aussi nombreux que les étoiles sur un ciel de Naples ! A qui voudrait juger en connaissance de cause l'état intellectuel de cette contrée à partir de la moitié du quinzième siècle jusqu'à la mort de Laurent de Médicis, il faut autre chose que l'incomplète nomenclature que nous venons de tracer. Tiraboschi est là, qui peut seul faire comprendre,

(1) In hoc Codri volumine continentur orationes seu sermones ut ipse appellabat, *epistole, selve, satire, égloges, épigr.* Venundantur Parisiis a Joanne Parvo, in vico Sancti Jacobi, sub Lilio aureo. In-4°, 1515.

(2) Epist. Codri Baptist. Palmario. — Voyez la Notice sur Codro, insérée dans le tome I<sup>er</sup> des Mémoires littéraires. La Haye, in-12, 1716.

avec sa science de bénédictin, tout ce que cette époque enfanta de glorieux dans les lettres, dans les sciences et dans les arts. Il n'est pas de cité où le biographe n'ait cherché, dans son amour filial, à ranimer les cendres des hommes illustres qui l'habitaient alors. Suivez-le : à Sienne, il vous montrera François Contarini, qui est à la fois rhéteur, helléniste et antiquaire (1) ; à Pistoie, Antoine Agostini, qui vient d'achever l'histoire du siège de Piombino (2) ; à Rome, Giannozzo Manetti, ce docte hébraïsant qu'a tiré de l'obscurité Nicolas V (3) ; à Murano, dans le couvent de Saint-Michel, Malerbi, qui traduit en langue vulgaire la Bible tout entière, un demi-siècle avant Luther (4) ; à Volterre, le professeur du pape Paul II, Antonio Agli, qui s'occupe d'écrire la vie des saints (5) ; à Milan, Bonnino Mombriizio, qui cherche les actes véritables des martyrs, et qui a mérité l'éloge des Bollandistes (6) ; à Ferrare, Guarino, dont Tritheim a célébré la science historique (7), et qui, d'après les conseils de Nicolas V, son protecteur, va traduire du grec en latin la géographie de Strabon (8).

N'est-ce pas un beau spectacle que cette grande conjuration des lettrés de la renaissance contre l'ignorance ? Sainte ligue où viennent s'enrôler des papes, des cardinaux, des évêques, des prêtres, des rois, des ducs, des nobles, des humanistes ; chacun se servant des dons qu'il reçut du ciel pour combattre l'ennemi commun. Les papes, à l'avant-garde de cette croisade, donnent des bulles, des mitres, des chapeaux rouges ; voilà l'œuvre de Pie II, de Nicolas V, de

(1) Uomo versato nell' eloquenza, nella lingua greca, nelle antichità di cui era amatissimo. — Tirab., t. VII, p. 695.

(2) Muratori, Scrit. It., t. XXV, p. 319.

(3) Tirab., t. VI, p. 775.

(4) Paitoni, Bibl. degli Aut. ant. volgarizz., t. V, p. 1.

(5) Muratori, Scrit. It., t. I, parte 1, p. 185.

(6) Præf. ad Act., p. 21.

(7) Ann. Eccl., p. 807.

(8) Tirab., t. VI, p. 927.

Sixte IV, d'Innocent VIII. Les cardinaux appellent sur ceux qui cultivent les lettres les faveurs du saint-siège, comme font Bessarion, Grimani, Piccolomini et tant d'autres dont nous dirons les noms. Les prêtres refusent souvent des dignités pour vivre en paix dans un couvent et y travailler en silence à l'amélioration des mœurs ; c'est la tâche que poursuit Mathieu Bosso, le confesseur de Laurent de Médicis. Les princes ont des couronnes d'or qu'ils posent eux-mêmes sur la tête des grands penseurs ; c'est l'exemple que donnent au monde Louis Sforce, François Gonzague, les Bentivogli, les d'Este, les Médicis. Les lettrés font mieux encore, ils produisent et versent la lumière.

L'homme de lettres est alors une véritable puissance ; il a compris le rôle qu'il doit jouer. Pour voir ce qu'est l'humanisme à cette époque, ne choisissons pas une de ces natures admirablement organisées, et qui, dans tous les temps, auraient le privilège et les bénéfices du génie ; mais un écrivain dont le nom ne réveille aucun souvenir de gloire extraordinaire, Jacopo Antiquario : voyez toutes les sympathies qu'il excite : il correspond avec Ammanati, connu sous le nom du cardinal de Pavie ; avec Bar. Calchi, qui l'appelle à Milan ; avec Ange Politien, le professeur de Jean de Médicis et le favori de Laurent ; avec Pic de la Mirandole, ce cerveau encyclopédique du quinzième siècle ; avec Philippe Béroalde, le grand humaniste ; avec Augustin Giustiniani, l'éditeur d'un psautier en quatre langues ; avec Marcile Ficin, le néoplatonicien ; avec Pomponio Leto, l'archéologue romain ; avec Fr. Gafurio, le musicien. Louis Sforce, son neveu, son frère, le comble de présents, Milan lui donne des fêtes, et Alde Manuce vient le visiter. N'est-ce pas là une véritable souveraineté (1) ?

(1) Pour connaître l'état des lettres en Italie à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, on consultera, en outre des écrivains cités dans ce chapitre :

Giornale de' letterati d'Italia, in Venezia, 1715. — Biblioteca Sarraziana, Hage Com., 1715, in-8°. — Meneke, Biblioth. virorum militiæ æque ac scriptis illust., Lipsiæ, 1734. — Dissertazioni Vossiane di Apost.

Tel était donc l'état des lettres en Italie quand mourut Laurent de Médicis. Il avait puissamment contribué à leur splendeur en maîtrisant les rivalités jalouses des républiques voisines. Il est certain que, s'il eût vécu quelque temps encore, Charles VIII n'aurait pas conçu l'idée d'envahir à main armée l'Italie : Dieu lui avait donné une forte tête et une bonne épée; il se serait servi de l'une et de l'autre pour déjouer les projets de l'ennemi commun.

Les guerres qui vont désoler cette terre de lumière après la mort de Laurent de Médicis devront nécessairement faire tort aux lettres; écoutez la prière d'Alde Manuce : « Mon Dieu! mettez fin à ces guerres pernicieuses qui troublent le repos de mon pays et l'éloignent de l'étude des saintes sciences (1). »

Si donc vous entendez dans une chaire chrétienne un prédicateur applaudissant à l'invasion de l'Italie; quand il parlerait comme un ange, ne l'écoutez pas, car jamais lances ni canons ne seront des instruments de civilisation. Tant que vous verrez flotter sur l'Apennin un seul drapeau étranger, soyez sûr que l'esprit de l'homme ne pourra se développer dans la plaine; il s'arrêtera dans sa marche, et, pour l'intelligence, s'arrêter c'est reculer. Gloire donc à qui tentera de délivrer l'Italie, il aura bien mérité de la pensée : à la papauté ce rôle glorieux!

Zeno, Ven., 1753, in-4°. — Raff. Soprani, Scrittori della Liguria, Genova, 1667, in-4°. — Augustinus Oldoinus, Athenæum Ligusticum, Perusiae, 1680, in-4°. — Michele Giustiniani, Scrittori Liguri, Rom., 1667. — Saxius, Hist. litterario-typographica Mediolanensis, 1<sup>er</sup> vol. de la Bibliotheca Script. Mediolanensium, à Phil. Argelato, Mediol., 1745, in-fol. — Cardin. Quirini, Specimen variae litteraturæ quæ in urbe Brixia paulò post typographiæ incunabula florebat, P. 1, Brixiae, 1739, in-4°. — Girolamo Ghilini, Teatro d'uomini letterati, in Ven., 1647, in-4°. — Filippo Picinelli, Ateneo dei letterati milanesi, Mil., 1670, in-4°. — Giulio Negri, Storia degli scrittori fiorentini, Ferrara, 1722, in-fol.

(1) Deus perdat perniciosam hæc bella quæ te perturbant, quæ te tandiu avertunt à sacris studiis litterarum.

## CHAPITRE VI.

### RETOUR A FLORENCE. 1492-1493.

Affliction que la mort de Laurent cause à Rome. — Lettres du cardinal à son frère Pierre. — État des esprits. — Le cardinal retrouve ses anciens amis. — Témoignage de sa reconnaissance envers les professeurs. — Roderic Borgia est nommé pape et prend le nom d'Alexandre VI. — Comment le peuple romain accueille cette nomination.

La mort inattendue de Laurent causa dans Rome autant de surprise que de douleur : Innocent VIII versa des larmes comme s'il eût perdu un des siens. Les membres du sacré collège virent, dans cette triste journée, témoigner au cardinal leurs regrets et leur admiration pour l'homme que venait de perdre l'Italie; les artistes se montrèrent inconsolables, presque tous mêlaient à l'expression de leur chagrin de funèbres présages pour l'avenir de Florence.

A la première nouvelle du cruel événement qui venait de le frapper au cœur, le cardinal s'était hâté d'écrire à Pierre son frère; il lui disait :

« Je n'ai que des larmes; cette mort m'empêche de parler, et ne me permet que de pleurer; c'est un père que nous perdons, et quel père! Jamais on n'en trouvera qui aimât si tendrement ses enfants!... Mais quelque chose me console, c'est de trouver en vous un second père. C'est à vous désormais de commander, à moi de recevoir vos ordres. Mon cher Pierre, je vous en conjure, soyez envers tous, et surtout envers les vôtres, libéral, affable, doux; c'est le moyen de gagner les cœurs et de les garder : je vous fais ces recommandations, non pas que je doute de vous, mais pour obéir au titre sacré de frère; c'est mon devoir. Au